LE JOUR, 1950
04 AOUT 1950

LE TEMPS QUI CHANGE TOUT

Il ne faut pas s'étonner que nos négociations avec la Syrie se révèlent si laborieuses. Du reste, personne ne s'en étonne plus. Sur le plan humain le temps a arrondi les angles, sans doute ; pas assez cependant pour permettre un accord. L'accord ne peut venir que d'une révision des positions fondamentales.

Pour nous, une liberté raisonnable est une question vitale ; notre standard de vie est commandé par cette liberté ; sans elle, la mer et l'air s ferment devant nous et nous nous trouvons ramenés à l'existence quasi rustique d'il y a un siècle. Pour la Syrie, c'est le moins possible de liberté que l'on veut maintenant et que tout obéisse à un formalisme rigoureux et à formalisme rigoureux et à un contrôle étroit. Pourtant la Syrie devrait avoir les mêmes raisons que nous de s'aérer, malgré des apparences illusoires. La carte l'établi assez. Mais il ne dépend pas de nous de défendre nos voisins.

Tous les discours ne n'y feront rien. Il faut l'expérience, encore l'expérience et toujours la dure expérience. Les faits montreront si le peuple syrien est en mesure de s'astreindre au système draconien qu'on lui propose sans reculer socialement et sans s'affaiblir internationalement. S'accommoder d'un tel système suppose d'ailleurs les vertus civiques qui appellent de rudes disciplines et de sévères contraintes. Qui vivra verra.

Quoi qu'il arrive la vie continuera et il n'y a pas de raison de s'inquiéter des suites outre mesure ; car, la nature, dans ce domaine, corrige volontiers les fautes et les témérités de l'homme. On ne va pas impunément contre la nécessité ; et le fait de s'enfermer chez soi rendra toujours l'air irrespirable au bout d'un temps.

Nous avons pour M. Hassan Jebara une vive estime. Nous connaissons ses positions depuis longtemps. Pour respectables qu'elles soient, il nous paraît suffisant de leur opposer le cadre humain, les possibilités de temps et de lieu, pour les rendre très discutables.

Si la Syrie mettait simplement son agriculture, si arriérée encore mais si pleine de promesses, avant des plans industriels ambitieux qui ne tiennent pas compte suffisamment des réalités, tout changerait, il nous semble. Une agriculture modernisée là où on a l'espace et l'eau, procure les moyens d'échange et élève le niveau d'une civilisation. Une industrialisation arbitraire ou prématurée conduit aux conflits sociaux et déclasse le paysan arraché brutalement à sa terre pour devenir un ouvrier désenchanté à l'usine.

Evidemment tout cela appelle des exceptions, des distinctions et des nuances. Mais le fond du tableau ne saurait varier. Si nos amis syriens le voulaient au lieu de faire violence à la route universelle en la coupant de barrières et d'obstacles, ils orienteraient autrement leur destin. Ce n'est pas tant une question d'économie, qu'une question de sociologie et

de politique. Nos amis syriens nous paraissent mettre littéralement la charrue avant les bœufs. C’est dommage.